

Patricia AMOROS

Le Dépassement de Soi

Petits cailloux et grands défis

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Patricia AMOROS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

A mes filles,

Présilia et Ornella

PRÉAMBULE

Je n'ai jamais imaginé avoir de grands talents en quoi que ce soit et avec humilité je pense avoir été la moins bien dotée de la famille. Papa est un marin poète extrêmement talentueux, Maman – qui nous a quittés – avait le génie d'une grande styliste et était une battante hors pair. Ma sœur aînée est un puits de connaissance, amoureuse des lettres et de l'infini. Mon autre sœur est le cœur tendre de la lignée familiale et la protectrice des animaux.

Moi, je suis le chat noir de la portée (en référence à ma couleur de cheveux), plutôt reine du shopping, qui aime le beau, le bon, le matériel, superficielle quoi !

Mais aussi, j'aime viscéralement ma famille et mes amis. Les recevoir est toujours un don de moi afin de partager leurs joies et leurs peines.

Ma description ne serait pas complète, car je suis une voyageuse éternelle, qui porte un regard particulier au monde extérieur et veut capter l'instant furtif, impermanent des rencontres du bout du monde. Toucher du doigt une réalité qui n'est pas mienne et m'en nourrir pour me faire grandir.

PETITS CAILLOUX ET GRANDS DÉFIS

J'essaie de trouver le sens de ma vie, de son parcours singulier et tente de suivre les petits cailloux de la Providence, qui m'ont conduit à vivre toutes ces étapes et les transformer en grands défis. Peut-être qu'en chacun de nous, il est imprimé un destin qui évolue en fonction de nos propres sensibilités et de nos propres choix. Je crois au pouvoir de l'esprit et à son influence sur les choses qui nous arrivent. Elles nous font évoluer et nous rendent meilleurs.

Je me suis longtemps demandé quel destin serait mien. En numérologie, j'ai un chemin de vie 22, le plus grand de tous les chemins de vie, celui des projets de haut niveau pour un groupe, un pays où le monde.

Le 22 est quelqu'un qui bâtit, qui construit, qui élève. Un chemin marqué par l'audace, le sens de l'initiative, la volonté indispensable à accomplir son destin et partager son expérience, voire même concrétiser des ambitions parfois utopiques.

Je suis donc censée avoir un parcours extraordinaire, tel le Général De Gaulle ou Léonard de Vinci. Sauf que moi, j'ai dû prendre un chemin de traverse...

1. MES RACINES ET MON TERREAU

Dix ans de navigation au long cours qui ont mené Papa aux quatre coins du monde. Il a servi comme matelot, maître d'équipage, lieutenant, second capitaine. Il a épousé en 1956 Maman qui travaillait comme première d'atelier dans une maison de haute couture.

Ils ont eu trois filles, Ghislaine, Nicole et moi.

A leur arrivée d'Algérie, la famille s'est installée à St Etienne – c'est là que je suis née - puis à Lyon où mon père a suivi une carrière dans l'administration maritime, la surveillance de l'armement. Il ne parlait jamais de son travail, j'ai pensé pendant longtemps qu'il était agent secret. Sa « double vie » était bien plus captivante, il se lançait à cœur perdu dans la poésie d'inspiration maritime, effeuillant une à une toutes les pages de sa vie d'éternel laboureur de la mer, primé de multiples fois à des concours officiels de poésie classique. A 87 ans, il écrit encore avec autant de plaisir et d'ingéniosité.

Aujourd'hui, petits-enfants et arrière-petits-enfants sont émerveillés d'entendre les aventures extraordinaires de leur grand-père.

Il est le voyageur des grands espaces, celui qui a rempli ses yeux de couleurs, de parfums, de fantaisie.

La vague de son amour a épousé le rivage plein de tendresse de celle qui nous a donné la vie, Maman. Ainsi ils ont su ensemble décliner le verbe Voyager avec le verbe Aimer.

Maman était tout aussi extraordinaire. J'aurais tant aimé lui ressembler : elle avait des doigts d'or, tout ce qu'elle touchait était magnifié. Son sens des priorités, son perfectionnisme me fascinaient. Elle avait cette intelligence instinctive qui résolvait tous les problèmes. Elle était créative et ajoutait de la vie à la vie. C'était aussi une femme de tête ayant un tempérament latin, pour ma part c'était une femme passionnée.

J'ai mesuré combien elle était mon essentiel quand elle nous a quittés et je pense avoir été celle qui a le moins accepté son départ. Peut-être parce que je ne lui avais pas tout dit...

Ce traumatisme s'est inscrit dans mon corps. Même si personne ne peut affirmer l'influence de ces facteurs psychologiques sur l'apparition de mon cancer, il est certain qu'ils constituent un terrain favorable.

Je suis l'alchimie subtile de ma mère et de mon père : une guerrière au cœur sensible.

2. AU FIL DES ANNEES

Ce sont mes souvenirs d'enfants qui me reviennent en tête, ceux partagés avec mes sœurs, mes amies. Nous nous échangeons nos poupées, nous disputons le nounours jaune de Nicole ou chuchotions le soir, nos rêves, nos secrets et nos histoires.

La marelle, la corde à sauter, l'école improvisée où dansait la baguette d'une maîtresse trop sévère (ma sœur aînée), les moments recueillis autour d'une même table pour étudier, pendant que Maman cousait pour une clientèle trop guindée. Je n'ai pas vu grandir cette petite fille brune, aux yeux verts un peu canailles et qui fixaient le monde d'un air de bravade ; celle au front téméraire, à la tête hautaine, toujours retenant ses larmes plutôt que d'avouer ses émotions blessées.

Un peu « casse-cou » n'ayant pas froid aux yeux, décidée à se battre, relever les défis.

J'étais aussi la jeune fille romantique, derrière ma carapace. Celle qui rêvait d'aventures, de voyages lointains, de passions exaltantes, de valeurs absolues.

Je suis devenue une femme active à l'allure assurée, colérique parfois face à l'adversité, mais qui essaie toujours de chercher l'équilibre, de tendre vers l'absolu, contre vents et marées.

Celle qui soigne son image, surtout quand ça ne va pas.

« Belle en toutes circonstances », telle est ma devise. Parce que dans mon miroir, mon double me sourit, me rassure et me dit « Ce n'est rien, tu es forte, tu peux y arriver ».

Une femme qui n'hésitera pas les remises en question. Je me suis mariée à vingt ans avec mon professeur de Karaté, avec qui j'ai eu une fille merveilleuse, Précilia. Au bout de treize ans de vie commune, son père était happé par sa passion, son club de sport, pour lequel je m'étais investie, sans compter que je gérais tout le reste. Aussi, j'ai préféré le quitter et continuer à vivre à deux avec ma fille. Ce n'était pas un méchant garçon, nous avons évolué différemment, c'est tout. La vie fera que vingt après je lui rendais visite à Léon BERARD pour lui donner du courage, geste bien inutile, car lui aussi est un combattant dans l'âme.

Autodidacte, je suis une femme enthousiaste qui s'engage dans les voies les plus diverses. Il était plus facile de savoir « d'entrée de jeu » que j'avais tout à apprendre. J'ai mis plus de temps que les autres, mais le fait de m'égarer, m'a permis de gagner en endurance, en compétences et d'avoir une vision plus large dans des domaines différents (Assistante de direction dans le secteur bancaire ou dans l'immobilier, Relation publique, etc...).

Je suis un cœur de mère, qui s'inquiète pour ses filles et veut les stimuler. Pendant ma carrière professionnelle, j'ai souvent souhaité être à leurs côtés, en me plaignant de toujours courir après le temps. Et je voulais leur dire : « Pardon, Maman Robot, toujours un peu pressée ».

Je n'ai pas peur aujourd'hui de livrer la douceur que je renferme en moi, comme un talon d'Achille.

Mes centres d'intérêts se sont portés très tôt vers l'Asie.

Durant une quinzaine d'années, j'ai pratiqué le karaté jusqu'à la ceinture noire, une vraie école de la vie et du respect de l'autre. Cet art martial correspondait à toutes les valeurs que j'admirais. Sa pratique a permis de forger mon esprit très tôt à la discipline, à la sincérité, au courage et à la détermination. Avoir reçu cet enseignement m'aide aujourd'hui à maîtriser mes émotions telles que la peur et la colère.

Le premier livre qui a marqué mon adolescence fut «Vent d'Est, Vent d'Ouest » de Pearl Buck. Je partageais la vie de son héroïne. Je vivais le statut de ces femmes, leur attachement aux traditions, le culte des ancêtres, le conflit des générations, et l'envie qui les animait de changer leur destin.

Ce livre me transportait, jusqu'au jour où le lycée me proposa de correspondre avec une japonaise, Térumi. Je lui ai écrit pendant un an, sans savoir si c'était une fille ou un garçon. Mon anglais était approximatif, sa photo ne m'avait pas plus renseignée. Je l'invitais à m'écrire en français, les accords des adjectifs ont fait le reste. Amoureuse de notre culture, elle a épousé un français (qui a plus de charme que les japonais paraît-il) et j'ai eu l'honneur d'être son témoin de mariage. Trente-six ans d'amitié nous unissent aujourd'hui.

Je n'ai pas eu la chance de connaître son pays comme elle connaît le mien, mais mes pas m'ont conduite, plusieurs années après, à découvrir le Vietnam et le Cambodge et ce fut une révélation pour moi. Je devais y avoir vécu dans mes vies antérieures.

Tout me parlait, les visages, les paysages, le mode de vie. Rien de précis et pourtant un souvenir diffus de chaleur moite aux abords des rizières, les odeurs de gingembre mêlées à celles des poissons séchés, les vêtements colorés des ethnies minoritaires, une langue familière aux intonations contrastées.

J'ai eu le bonheur de découvrir ces pays avec mon second mari, qui lui aussi m'a offert le plus beau des cadeaux, notre fille Ornella.

C'était un bel homme, plein d'humour et un sens inné pour les affaires. Fidèle en amitié, très sensible à l'image qu'il pouvait donner de lui, bon fils et bon père.

Nous formions une famille recomposée, avec des débuts certes chaotiques mais nous les avons dépassés car nous avons appris à nous aimer, sauf lui et ma fille aînée qui gardaient de la rancœur des premières années. Je n'ai jamais compris son acharnement vis-à-vis d'elle. Quand elle fut majeure, il préféra l'indifférence. Rien ne justifiait cette attitude, Précilia ne lui avait jamais manqué de respect, elle restait souvent terrée dans sa chambre, ayant le sentiment de gêner. Je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas ouvert les yeux, croyant à tort que le temps effacerait ses blessures.

Moi, j'ai aimé ses fils et les aime encore. Je les ai aidés pour les devoirs, les CV et plus encore. Peut-être que j'aurai dû faire davantage, mais j'ai la certitude de ne pas les avoir délaissés.

Il n'était pas fervent des voyages aux longs cours, je pense qu'il m'a suivie car j'organisais tout. Je souhaite qu'il ait apprécié à mes côtés les beautés et les richesses du monde (faute d'avoir ouvert les yeux sur sa femme qui l'aimait) et qu'il en gardât de très beaux souvenirs.

A peine envolée dans mes désirs d'ailleurs, la réalité de la maladie s'imposait à moi à 51 ans, en réduisant le champ de mes possibles.

3. LE CANCER

Nous devions partir avec mon mari au Sri Lanka. Reine de l'organisation, j'avais pour habitude de préparer les voyages huit mois auparavant. Je me délectais de faire et défaire le programme, découvrir au préalable tous les sites à ne pas manquer. Rechercher les récits de voyage et suivre la trace des vrais explorateurs (pour nous dans des conditions optimum 5 étoiles plus !). Ma quête d'authenticité n'allait pas jusqu'au point du dénuement total.

Le plaisir pour chaque destination était avant, pendant et après. Amoureuse de la photographie, je me voyais une nouvelle fois parcourir les kilomètres et, à l'aide de mon appareil photo, « saisir l'instant ».

Le bonheur était entier lorsque j'étais sur place. Mon regard était plus aiguisé que jamais, il allait à l'essentiel, car je savais en une fraction de seconde où diriger l'objectif.

Chaque moment capturé était immortalisé sur un bel album photos, que je créais de toutes pièces et pour lequel je pouvais passer des heures.

Quinze jours avant le départ et suite à une forte grippe, je me sentais essoufflée et fatiguée. Mon médecin me prescrivit alors une prise de sang qui révéla un MYELOME.

Vu le visage fermé du médecin hospitalier, je me doutais que l'annonce était grave. Je m'effondrais dans les bras de Christelle ma meilleure amie sans avoir tout compris. MYELOME, je n'en avais jamais entendu parler, je n'ai saisi la signification que quand j'ai consulté internet... Cancer de la moelle osseuse.

J'ai attendu un jour pour digérer la nouvelle et j'ai préféré que ce soient les médecins qui annoncent le diagnostic à Précilia et à mon mari. Ils étaient enfin réunis, mais dans la souffrance.

Tout s'embrouillait dans ma tête, la perte de l'illusion d'immortalité, la perte dans un futur proche de mes aptitudes physiques, la perte possible de ma vie, un véritable tsunami réduit en un seul mot.

Sans compter la perte de mes cheveux...

J'ai préféré devancer l'épreuve ; je savais qu'ils allaient tomber de toute façon. Je décidais du jour de la sentence, j'affrontai la tondeuse avec résignation. Je restai digne devant la glace, impassible, telle la guerrière qui doit mener une bataille et qui doit la gagner. Pas une larme, juste un souffle coupé et la satisfaction du devoir accompli. Je souffrais d'avoir imposé cette épreuve à mon amie Martine.

Intérieurement j'étais la même, pourtant mon image avait changé. Adieu la féminité et la séduction, bonjour les foulards et les perruques. Mon entourage complaisant me félicitait de ce nouveau look. L'amour est aveugle.

L'artillerie lourde de la chimiothérapie faisait son œuvre, les jours se succédaient, ponctués de piqûres et prises de sang, mon énergie s'épuisait et je m'affaiblissais.

Afin de compléter l'efficacité de ce traitement, il fut programmé l'autogreffe. Elle consistait en une chimiothérapie à très forte dose, suivie de la réinjection de cellules souches qui avaient été préalablement prélevées dans mon sang.

Ma vie était alors entre les mains des machines et entre les mains de Dieu.

Mon organisme était aplasique (moins de globules rouges et blancs, moins de plaquettes) et je fus placée dans une chambre stérile.

Et c'est curieusement dans ma bulle que j'ai rencontré un personnel exceptionnel. Leur sourire quotidien était un baume au cœur et au corps. En entrant dans la pièce pour n'en ressortir que trois semaines après, je m'étais amusée à compter les pas que je pouvais accomplir, reliée à la potence. J'ouvrais mes fenêtres sur le monde grâce à la lecture et la télévision, je vivais par transposition.

Chacune de mes nuisettes étaient accompagnées du foulard assorti. Certains appellent ça des tocs, moi je dirais être soucieuse du détail, pour preuve ma penderie où mes cintres portent chacun la tenue, le collant, le bijou qui va avec, je ne dissocie pas, je n'intervertis pas !

Un jour, communiquant par Skype, je me suis enrubannée le crâne avec du papier toilette rose, faute de foulard de la même couleur... Mon interlocuteur n'y a vu que du feu, seule l'infirmière médusée a refermé la porte.

Les moments de plaisir se comptaient sur les doigts, je retiendrai les massages par la socio-esthéticienne. Je fermais les yeux et mon esprit était ailleurs, à Bali, lorsque les mains expertes d'une asiatique caressaient mon dos, mes jambes, ma nuque, enveloppée des senteurs de jasmin, de bois de santal, de ylang-ylang.

Elle réparait les blessures de mon corps et le déséquilibre de mon âme. Je ressentais une constellation d'humeurs qui se transformaient et couraient dans mes veines. Ma relaxation était réelle et profonde.

Ces moments venaient compenser la douleur du spectacle qui s'imposait à moi : le reflet d'une vitre qui renvoyait l'image d'un corps ratatiné, chauve, tuyauté, sans vie. Où était ma superbe ? Le masque de ma vie s'était évaporé.

J'avais parié avec l'équipe soignante que je n'aurais pas de fièvre pendant mon séjour dans leur prison dorée. Il en a été ainsi, j'ai eu droit à ma bouteille de champagne, le cas était assez rare pour être salué.

Médecins, infirmiers, personnels du service Hémato de LYON SUD ont été les sherpas de mon Everest, et je ne saurai jamais comment les remercier.

4. LE POUVOIR DE L'ESPRIT

Pendant tous ces mois, je fus guidée ; ma sœur quelques années avant avait subi un cancer du sein.

Elle m'a tracé le chemin et m'a enseigné la chose peut-être la plus importante de ma vie, celle de garder confiance et de croire en mon pouvoir de guérison. D'acquiescer si je le peux la philosophie bouddhiste du détachement et de n'accorder aux choses et aux gens que la valeur qu'ils et qu'elles méritent. Mais en même temps, et parce que je le sais maintenant, la réalité ne donne qu'une facette de son miroir. Il faut donc prendre de la hauteur et de la distance pour jauger et mesurer ce qui est important de ce qui ne l'est pas. Nous ne sommes pas seuls. L'enjeu de nos vies est tellement plus grand que ce que nous pensons.

Chacun a ses clés pour y parvenir.

Clotilde, la maman d'une copine d'Ornella, venait régulièrement à la maison pour pratiquer une forme de REIKI, qui consistait à dissiper mes « nœuds » énergétiques, par imposition des mains.

En japonais, le mot "reiki" désigne à la fois ce que l'on ne voit pas mais que l'on perçoit au-delà de l'apparence physique. Une forme d'énergie vitale spirituelle, présente en chacun de nous et que d'autres traditions ont intégrée : c'est le "ch'i" des Chinois, le "prana" des Hindous, le "pneuma" des Grecs, ou même la "lumière" des chrétiens.

Moi, je fermais les yeux et visualisais une forêt. J'entendais les feuilles crisser sous mes pas, au rythme du chant des mésanges et des sittelles, perchées sur le bout des rameaux.

Je sentais les odeurs du velours vert de la mousse, j'effleurais le rai de lumière se faufilant entre les doigts des arbres, j'entendais le clapotis de l'eau au loin dans la clairière.

Mes peurs s'évanouissaient telles les feuilles brune et ocre qui tournoient et disparaissent dans le courant du ruisseau.

Une lumière blanche ou verte inondait mon corps, formant une enveloppe de protection et réchauffant tout mon être.

Certes la spécialité de Clotilde est élargie au coaching équin. Elle rétablit la communication et instaure l'harmonie (c'est elle « la femme » qui murmurait à l'oreille des chevaux, produit par Robert Redford) alors si elle est capable de leur parler, je suis certaine de ses capacités de médiatrice avec les éléments !

Pour ce qui me concerne, ses séances énergétiques me redynamisaient, pendant les périodes de traitement chimio.

J'avais institué un rituel, écrire sur une ardoise « les efforts du jour ». Je me souviens des premières performances : vider le lave-vaisselle et faire le dîner. Et mon esprit me disait que demain serait meilleur.

En effet, les efforts dans la régularité ont payé !

Je savais et je voulais m'en sortir. Chaque geste me coûtait et la contrepartie était de me reposer. Je tenais deux heures d'activités tout au plus avant de me décharger. Je déjouais les pièges de la fatigue, en essayant de la contourner par la ruse et de l'appriivoiser.

Je parlais même à mes cellules, qui avaient dû se charger de toutes mes vies antérieures, des mémoires, des culpabilités. Sans compter les émotions de ces vies successives et tout ce que nous avons accumulé de colère, de haine, d'angoisses, de chagrin.

Je leur demandais de toutes se déprogrammer. Certaines fois j'y parvenais et savourais ma victoire.

D'autres fois, mon esprit était dissipé, et sous les influences d'une musique zen, j'étais alors dans la peau d'une geisha. Je vivais dans une Okiya, une bâtisse où résidaient d'autres " personnes de l'art", et déambulais à petits pas dans les quartiers de Gion.

Je portais avec raffinement un Kimono soyeux, ceinturé d'un obi dont les motifs étaient peints à la main. Je dansais au rythme du Tsutsumi, ouvrant et refermant mon éventail avec dextérité, enivrée par la poudre de riz qui recouvrait mon visage. Seule ma lèvre supérieure était ourlée de rouge. J'excellais dans la cérémonie du thé et l'art du bouquet floral, l'ikebana.

Mais je n'ai pas l'âme d'une geisha! Servir et divertir une clientèle aisée, par les arts, le jeu, et la conversation, même si je n'en manque pas, ce n'est pas ma tasse de thé. Je suis

trop rebelle, insoumise, féministe, et puis dormir sur un repose nuque pour préserver ma coiffe, très peu pour moi !

Toujours avec Christelle sous le bras, nous nous étions rendues chez un acupuncteur de sa connaissance, qui pratiquait la Médecine traditionnelle Chinoise. Il avait un jour franchi une passerelle, pour aller explorer d'autres voies, subtiles autant qu'inhabituelles, sans renoncer pour autant à sa formation originelle. C'était pour moi un des êtres « passerelle » qui a éclairé de sa sagesse mon destin bousculé.

Franchir les portes de son cabinet était déjà une invitation au voyage. Sur la table d'entrée, quelques livres ouverts nous initiaient à la calligraphie, l'histoire ou la cuisine du monde.

Je l'informais de ma pathologie sans pour autant avoir l'espoir qu'il me guérisse, et lui demandais simplement d'intervenir afin que je retrouve le sourire et l'envie de vivre.

Il nous avait piquées sous les seins, le ventre, les chevilles et le crâne, moi par nécessité, Christelle par solidarité. Impossible de pouffer de rire, de peur que les aiguilles, telles des bouchons de champagne, soient projetées au plafond et retombent de façon hasardeuse.

Nous restions figées, en mode momie et esquissions quelques « blagounettes » pour passer le temps. Il flottait une odeur très spéciale, celle de l'armoise. Son parfum était moins accentué que celui de l'absinthe mais l'amertume restait forte. Lorsqu'il s'est approché de moi, je croyais qu'il

avait fumé un joint, tant sa blouse blanche était imprégnée de cette essence inconnue.

Fait surprenant, il nous appartenait de retirer nous-même nos propres aiguilles... Cela gênait nullement le nombre de désespérées ou de convaincues qui défilaient dans son cabinet.

Il me faudra quelques mois pour retrouver ce que j'étais venue chercher.

A ce moment-là, il était important que je sois forte, pour moi, pour mes filles, pour mon mari.